

année du 11 février, les représentants étaient sur le point de prendre une résolution énergique, par suite du refus obstiné fait par le secrétaire de l'extérieur de comparaître à la barre parlementaire pour rendre compte des négociations franco-haïtiennes, lorsqu'enfin le ministre s'est décidé à se rendre à l'appel qui lui était fait. Il s'est, d'ailleurs, borné à déposer sur la tribune les procès-verbaux des négociations. Interpellé sur les projets à venir du gouvernement, dans le cas où le trésor serait impuissant à faire face aux prochaines échéances, M. Hérard Dumesle a refusé de s'expliquer. Mais le *Manifeste* a sans doute mis à nu le secret ministériel, lorsqu'il a, dans l'article suivant, annoncé que le gouvernement, après avoir vainement demandé un emprunt au gros commerce d'Haïti, avait expédié un second commissaire pour hâter les négociations fiscales qui étaient déjà commencées en Angleterre :

« Quelque coûteux que soit le paiement actuel de l'intérêt de l'emprunt, l'honneur et le crédit national commandent ce sacrifice. Le gouvernement persistant dans ses idées de payer par des traites qui seraient fournies sur France, par le haut commerce, et qui seraient remboursables par la retenue du produit des droits d'importation, a réuni à cet effet les commerçants de cette ville, le 6 de ce mois. L'on dit que les tentatives de cet emprunt ont été sans succès, parce que le gouvernement n'a point accédé aux propositions du commerce :

MAROC.

— On lit dans la *Gazette du Midi* : On a reçu, par la voie de Gibraltar, une nouvelle qui peut exercer une sérieuse influence sur les rapports déjà si compromis de l'Europe avec les Etats barbaresques. On raconte que le consul ou le vice-consul espagnol de Tanger, se trouvant à la chasse, eut une querelle avec un propriétaire qui voulait lui interdire l'accès de son champ. Des soldats arrivèrent, et la dispute s'échauffant, l'agent espagnol fit usage de son arme et blessa l'un des soldats marocains. A cette nouvelle, l'empereur lui a fait trancher la tête sans autre forme de procès.

ISTHME PANAMA.

— Au moment où le projet de percement de l'Isthme de Panama fixe l'attention générale, M. Michel Chevalier vient de publier un écrit dans lequel l'auteur a examiné la question avec soin. Après avoir rappelé les cinq rétrécissements où il est permis de songer à une ouverture et qui se présentent 1° à Tehuantepec ; 2° à l'est de la baie de Houduras ; 3° au lac de Nicaragua ; 4° à Panama ; et 5° au golfe de Darien. M. Michel Chevalier leur a fait subir successivement une discussion scientifique, à l'aide des données récemment recueillies sur les lieux par les divers ingénieurs qui y ont été envoyés ; il a démontré qu'il faut que cette communication fût un canal praticable pour de grands navires ; et indiqué les changements qu'on pouvait en attendre pour le commerce général du monde. Il résulte de cette discussion que le meilleur des passages est aux environs même de Panama, entre la ville des Chagres, située sur l'Océan Atlantique, et celle de Panama, sur l'Océan opposé, en suivant la rivière Chagres, le Rio grande ou le Gatinito. La brièveté du parcours de la ligne, qui joindrait les deux mers par là, est vraiment surprenante, et la dépression du sol y est plus extraordinaire encore.

L'auteur rappelle que ce canal de l'Isthme, au tracé duquel on vient enfin d'arriver, les conquistadores espagnols en avaient eu la révélation et en avaient conçu le dessin. En 1528, quinze ans seulement après que l'existence de la mer du Sud avait été constatée, un canal avait été proposé, précisément par ce même tracé, du Rio Chagres, du Rio-Ternidad, et du Gatinito, que cette même idée reparait de nos jours comme une nouveauté, pour recevoir, on peut le pépérer, la sanction de la pratique.

BRIGITTE.

SUITE.

Les cousins de Joseph se décidèrent enfin à lui donner un jour de plaisir et de distraction ; on devait exécuter une partie de chasse qu'on projetait depuis longtemps. Il était question de battre les bois et de couper à l'*Ermitage*, bouchon célèbre du pays, avec des provisions qu'on y porterait. Michel vint réveiller Joseph au petit jour et ne trouva pas d'expédient plus agréable que de lui verser tout un pot à eau dans ses draps en lui disant avec un grand sérieux :

Ces diables de Parisiens sont des paresseux ; mais je ne te croyais pas si bête. Je ne t'ai appelé que dix fois.

Il se mit à rire. Joseph fit de même, tout glacé ; il se prit en un clin d'œil. On attela et l'on partit.

Joseph, sachant qu'on ferait quelques visites de campagne, avait mis ses bottes les plus fortes, qui n'étaient, comme il le vit plus tard, que des soulèvements de bal en pareille expédition. Du reste, son habit bien coupé, sa mine délicate, ses mains blanches, donnaient à Joseph, au milieu de ses cousins, l'air d'un fils de seigneur avec ses paysans ; il n'eût porté que des haillons, qu'on l'eût encore distingué parmi ses épais compagnons, ce qui fut un nouveau sujet de risées : il s'y soumit de bonne grâce.

Arrivés à l'endroit désigné, les chasseurs se divisèrent ; on envoya Joseph vers une côte escarpée et pierreuse, au milieu des bois ; on lui mit sur l'épaule le plus lourd fusil, le plus gros havresac, et il fut livré à lui-même. Il n'y vit point d'abord de malice ; mais, quand il fut engagé dans les pentes, au milieu des ronces, des escavations, ses bottes trop minces tombèrent en pièces ; il marchait sur des cailloux tranchants qui lui arrachaient des cris ; ses jambes trop hautes le faisaient trébucher à tout coup ; l'embarras, le besoin, la fa-

tigue l'accablèrent ; il reprenait haleine sur chaque pierre. Ce ne fut pas tout. Quand il fut arrivé, après une vaillante escalade, sur la crête de la hauteur, il vit que cet affreux chemin ne menait nulle part, que le revers était taillé à pic, qu'il lui serait à peu près impossible de descendre par l'une comme par l'autre pente, et que c'était enfin une *farce* de ses cousins, il tira un coup de fusil pour les avertir, on n'y répondit pas. Il était midi ; le soleil dardait en plein sur ces rochers ; il se mourait de soif et de chaleur. Transporté de colère, il résolut à descendre, dût-il se rompre les os. Vingt fois il se laissa tomber de haut à dix pieds sur un rebord de quelques pouces, vingt fois il se suspendit à des touffes d'herbe qui cédaient ; vingt fois il s'appuya sur le canon de son fusil au risque de se tuer ; enfin il arriva au bas, excédé, halestant, les pieds et les mains en sang, et courut à l'endroit où était la cariole. Un petit paysan mis au guet lui dit qu'on était parti, et qu'on se rejoindrait à l'*Ermitage* à une heure et demie de là. Il tomba sur l'herbe hors d'haleine et découragé. Puis enfin il se mit en route.

Il décourut la cariole de loin et fut accueilli avec des rires qui le gagnèrent lui-même. Il se précipita sur une cruche qu'on avait remplie en partant : elle était vide, c'était encore une *farce* de ses cousins.

On n'avait rien tué, comme c'est l'usage dans ces parties de chasse. Michel proposa de se promener sur l'eau en attendant le dîner ; on loua le bachelier de l'étang, et on laissa Joseph ramer jusqu'à l'épuisement, pour lui apprendre. Enfin à la suite d'une manœuvre qu'on lui fit exécuter, on s'entendit pour tirer le cordeau à contre-temps, et on le poussa dans l'eau tout habillé. On se préparait à le retirer, mais il nageait à merveille, et remonta tout seul dans le bateau. Joseph, en habit de petit-maître, trappé jusqu'à la moelle, souleva, comme on pense, des éclats de rire. On le fit courir durant trois quarts de lieue pour le sécher ; nouveau sujet de rire. Heureusement il faisait très-chaud. On arriva, on se mit à table, on mangea de grand appétit, on but à l'avenant. Les habits de Joseph, à peu près perdus, lui arrachaient de temps à autre un soupir. En songeant aux efforts qu'ils avaient coûtés ; mais on l'avait fait boire, sa gaieté reprit le dessus, il ne s'aperçut point qu'on avait mêlé son vin d'eau-de-vie, et rentra le soir assez ivre.

Mme. Lagache, qui l'attendait, lui apprit que le premier commis s'était trouvé indisposé, et lui demanda s'il ne lui serait pas indifférent de coucher dans la chambre voisine, afin que ce pauvre homme eût quelqu'un près de lui en cas de besoin. Cet arrangement choqua Joseph, comme de raison ; mais il ne fit point de résistance, en sorte qu'ayant besoin d'un lit supportable après cette journée, il se trouva couché dans un grenier, sur un mauvais lit de sangle fait à la hâte, et renforcé de coussins de canapé. Il se tint assez bien jusqu'à l'heure du coucher, et s'endormit profondément, couvant une grave indisposition causée par sa chute dans l'eau et les excès de tout genre qu'il avait faits. Réveillé vers le milieu de la nuit par des douleurs insupportables, il se leva, se promena en sueur, à demi nu, sans secours, tourmenté à chaque instant par le commis malade, moins malade que lui, qui l'appelait. Heureusement une veilleuse lui procura de la lumière. Il trouva enfin un petit cabinet à mettre des hardes, où il s'étendit sur deux chaises, dans la langueur d'une véritable agonie. Tremblant encore d'être surpris dans ce désordre, dont sa tante aurait fait beau bruit, il avait posé sa lumière à terre. Le cabinet, étroit et obstrué de vieux meubles, était à demi dans l'ombre, et le cerveau de Joseph, embarrassé de fumées, était traversé d'imaginaires bizarres, comme dans une sorte de délire. Tout à coup il tressaillit et demeura l'œil fixe, pétrifié d'horreur : il venait d'entrevoir devant lui la robe de Mme. Lagache, une robe à fleurs jaunes et fond chamois, dont la vue lui était si terrible et si familière ! Il fut un moment anéanti sous le coup de cette effroyable apparition, et ne reconnut qu'au bout de quelques minutes que cette robe était accrochée avec d'autres à un porte-mantau, et mise en réserve sans doute pour le blanchissage. Le malheureux, glacé d'une sueur froide, garda quelque temps encore cette horrible impression et s'alla recroquer tout tremblant dans son lit. Toute la nuit fut un long supplice ; il ne se rendormit qu'au grand jour. Le lendemain la diète le rétablit. Comme il s'excusait de ne pouvoir manger à déjeuner : — Je m'étonne, dit Mme. Lagache ; tu as un estomac de fer, toi !

Joseph, bien déterminé à ne plus revenir sur le sujet de sa négociation, et aimant passer le peu de jours qui lui semblaient nécessaires pour ne pas rompre trop brutalement, songea sérieusement au retour ; les difficultés se présentaient en foule, et d'abord, tout épuisé, il n'osait se figurer dans quelles extrémités il allait se trouver avec sa mère à Paris. Il voulut du moins, dans son désespoir, terminer un travail qu'il avait apporté à tout hasard. Il comptait, pour s'y appliquer paisiblement, sur un séjour à la campagne qu'il n'avait pas visité. Mme. Lagache l'y mena un jour avec elle, et, comme il laissait voir qu'il avait compté y demeurer, elle s'empres-sa de lui expliquer qu'elle en avait abandonné le logement aux fermiers, et qu'elle ne faisait que s'y reposer quand elle y venait pour ses affaires.

Cette campagne au reste, dont on avait fait tant de bruit, n'était qu'une maison de paysan au milieu d'un potager assez étendu, sans eau, sans ombrage, sans agrément. Joseph se vit obligé de renoncer encore à ce beau projet d'y travailler dans le calme et la solitude ; mais, durant les quelques jours qui suivirent, il accompagna quelquefois Brigitte quand elle y venait chercher des fruits ou du linge. Opprimé, abandonné, dédaigné dans le mouvement de la maison, il trouva là du moins quelques moments de soulagement et de bon loisir, par de beaux soleils et seul avec sa petite Brigitte ; qu'il considérait souvent au milieu de ses oiseaux chéris avec mille rêveries confuses mêlées de regrets, d'espérances, et d'un charme indéfinissable. Une étrange remar-